



Portmagee, Irlande, 4 mai 2019: un fan de «Star Wars» pose en tenue de Dark Vader face à l'île Skellig Michael, l'un des sites où a été tourné «Les derniers Jedi». CHARLES MCQUILLAN/GETTY IMAGES

Fan de «Star Wars»? Surtout fan des **musiques** de John Williams!

Kevin Griffiths dirige le City Light Symphony Orchestra de Lucerne dans un album consacré au compositeur américain. Analyse du grand œuvre par un chef inspiré.

Fabrice Gottraux

Il y a bien longtemps, dans une galaxie lointaine... Ou était-ce près de chez nous? À Lucerne, précisément, fief du City Light Symphony Orchestra, phalange de choc dirigée par Kevin Griffiths. Sa mission, jouer les musiques de film. Au premier rang desquelles se tient, tous cuivres et cordes dehors, l'ouverture de «Star Wars», entre autres partitions de John Williams a écrites pour le cinéma.

Le City Light Symphony Orchestra, outre qu'il navigue avec talent dans un registre toujours prisé, le ciné concert live, livre son premier album, «Spotlight on John Williams»: une compilation de mélodies fameuses, «Indiana Jones», «Jurassic Park», «Harry Potter», le «Superman» de 1978 encore, sans oublier le passage obligé du côté des Jedi, ici avec «Le réveil de la Force».

Le compositeur américain aura 90 ans l'année prochaine. Kevin Griffiths, originaire de Londres, a 43 ans. Ça fait un monde? C'est une histoire de fan, également de connaisseur. Et rien ne vaut l'analyse du grand œuvre par un passionné des plus doués: «Pour dire les choses simplement, John Williams est l'un des meilleurs conteurs que l'industrie cinématographique ait jamais eu.» Voici pourquoi.

Pour le public, tout commence dans les années 70. Lorsque les films de

science-fiction donnent naissance au «space opera», prenant dans la culture populaire la place que défendaient jusqu'alors les films de cow-boys. Voilà du mélodrame, de l'action. Une partition épique s'impose. Et Williams de signer la plus connue, pour «Star Wars», en 1977.

Mais la grande histoire, celle des studios de cinéma («Je ne veux pas que ce soit bon, je le veux mardi», disait Jack Warner, président de la fameuse société du même nom), ne dit pas la perception intime du spectateur. Alors? «Cette musique, avance Kevin Griffiths, évoque en moi une combinaison de sentiments enfantins exaltants, de nostalgie aussi. Depuis «Hook» jusqu'à ce pathos très fort dans «La liste de Schindler». Partout, Williams traite de valeurs fondamentales et d'archétypes symboliques tels que l'ombre et la lumière, la tentation et l'épreuve, l'amour et la haine. J'ai le sentiment que cette capacité à toucher l'auditeur en racontant une histoire à travers la musique est plus forte chez John Williams que chez tout autre compositeur du cinéma.»

John Williams plus fort que tous. Frissonnez donc en suivant la trompette élégante de «Né un 4 juillet», le soliste Reinhold Friedrich en action, tandis que le City Light Symphony Orchestra dresse un décor dramatique. Pour autant, son style ne vient pas de nulle part. «John Williams, constate le chef Kevin Griffiths, a

fait revivre le son symphonique du romantisme tardif.»

Luke, ce héros

Qu'on revienne à l'âge d'or d'Hollywood, aux compositeurs vedettes des années 30 et 40, Miklós Rózsa, Max Steiner, également Erich Wolfgang Korngold. Ce dernier n'a-t-il pas étudié avec Alexander Zemlinsky, compositeur viennois réfugié

«John Williams a fait revivre le son symphonique du romantisme tardif.»

Kevin Griffiths Directeur du City Light Symphony Orchestra

à New York, lui-même héritier de Mahler et Strauss? Voilà pour rappeler la filiation avec la vieille Europe, avec le romantisme. Korngold avait la préférence du jeune Williams. Du lyrisme, des thèmes accrocheurs, des leitmotivs, c'est tout ce que Korngold a inspiré à son cadet.

«Si le leitmotiv est l'âme du personnage, alors les timbres sont ce qui donne l'état d'esprit, le ressenti.» Ainsi, lorsque le cor solo, caractère héroïque et positif, introduit pour la première fois Luke

Skywalker en 1977. Puis ce même cor revient, accompagné cette fois d'un doux chatolement de cordes trémolo, plus lointain, mystique: voilà la Force. «Pour reprendre les mots de Williams, nous dit le jeune chef, le thème reste plus grand que le personnage.»

Naissance du blockbuster

Des viennoiseries plein les poches, John Williams avait de qui tenir du côté paternel également. Son père, percussionniste, jouait dans l'orchestre de la radio CBS, dans un quintet de jazz et comme musicien pour Hollywood. Williams a-t-il hérité de cet éclectisme? Kevin Griffiths d'évoquer cette harpe et ce banjo blues pour «The Reivers» de Mark Rydell, en 1969. Comme ces éléments de jazz dans «Les aventures de Tintin: Le secret de La Licorne» de Spielberg, en 2011.

Mais la marque de Williams reste son sens du drame. Souvenons-nous de «Les dents de la mer» en 1975. Deux ans avant le premier chapitre de «Star Wars». On n'assiste rien moins qu'à la naissance du blockbuster. Et la musique y participe. Pour bien des fans, d'ailleurs, la partition du maître est autrement meilleure que le film.

Hitchcock et Stravinsky

«On reconnaît tous le terrifiant motif de deux notes des «Dents de la mer»,

comme on reconnaît la «5^e symphonie» de Beethoven. Puis vient le rythme de huit notes coupé en dents de scie, évoluant vers une bitonalité criarde, en une course rapide et féroce.» Aux nombreux connaisseurs, le parallèle s'impose - non sans irriter les détracteurs - avec la séquence d'ouverture composée par Bernard Herrmann pour «Psychose» d'Hitchcock, en 1960. Mais également avec la danse sacrificielle du «Sacre du printemps» de Stravinsky, créée soixante ans plus tôt, en 1913: imbattable dans la querelle des influences.

John Williams aurait déclaré un jour: «Si Wagner était encore en vie, il posséderait son propre studio de cinéma.» Ceci pour rappeler le rôle de promoteur qu'a endossé Williams dans un domaine musical trop longtemps considéré comme mineur en regard du classique. «C'est en grande partie grâce à lui que la musique de film a trouvé sa place dans les salles de concert. Grâce aussi à son long mandat de directeur et de chef du Boston Pops Orchestra, où il a pu programmer sa musique avec les images à l'écran. Ce format populaire s'est étendu au monde entier.»

«Spotlight on John Williams»

par le City Light Symphony Orchestra, direction de Kevin Griffiths (2 CD, Prospero Classical)